

Le Schubert de Berman

par Hervé Pennven

Boris Berman voulait enregistrer l'avant-dernière sonate de Schubert (la 20^e, D 959), « *l'une des plus grandes œuvres* » qu'il connaisse, dit-il, et le Palais des dégustateurs a exaucé son vœu.

En ouverture, il nous offre les deux dernières sonates de Joseph Haydn (51^e et 52^e). Choix étrange, *a priori*, tant les personnalités de ces deux compositeurs sont opposées. Et pourtant, qu'on prête donc attention à l'errance de l'Adagio de la 52^e... Mais on peut aussi découvrir un rapport entre Haydn et le

côté guilleret des scherzos de Schubert, quand il tente de tourner la page des insondables drames du mouvement lent. Ici c'est plutôt le rondo final de la sonate D 959 qui joue ce rôle, et qui est vraiment proche de Haydn.

Le parallèle vaut d'abord parce que le jeu de Boris Berman est ouvertement intemporel. Ce pianiste

est de la race des géants de naguère, les Backhaus et les Richter. Haydn n'est pas un compositeur de salon jouant sur un maigrelet pianoforte. C'est un créateur de musique (et, explicitement, pour la gloire de Dieu). Boris Berman empoigne ces œuvres et leur donne leur pleine expression. Il n'hésite pas à faire rugir son Steinway, et tout est admirablement dessiné.

Quand commence la sonate de Schubert on entend tout de suite que Boris Berman est chez lui. On s'embarque tranquillement pour un voyage de plus trois quarts d'heure, ou plutôt il nous embarque, doucement mais fermement, sachant toujours où il va (ce qui n'est pas toujours évident chez Schubert) et ciselant chaque trait en orfèvre du clavier. Puis c'est le lied déchirant du mouvement lent, et le piano de Berman le chante véritablement, avant de déchaîner la subite rage (un accès de désespoir exacerbé) qui détruira l'émotion avant de la ramener sous de nouvelles couleurs... Ce sera ensuite le scherzo comme une bienfaisante récréation, et le superbe rondo final qui nous ramène donc, d'une certaine manière, à Haydn, même si l'époque n'est plus la même, si les âmes sont très différentes, et si ce qui a précédé nous a éloignés de la solide bonhomie du maître de chapelle d'Eszterhaza. Mais il reste que tous deux étaient profondément viennois...

Ce disque n'a pas été enregistré au domaine de la Romanée Conti, comme c'est la coutume de ce label (y compris pour les récitals Debussy et Brahms du même pianiste), mais à l'université Yale où Berman dirige le département de piano. Où la prise de son est également parfaite, comme on peut s'en douter.

H.P. ■

